

Québec français



Un peu de ménage... ethnique

Steve Canac-Marquis

Numéro 96, hiver 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44355ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Canac-Marquis, S. (1995). Un peu de ménage... ethnique. *Québec français*, (96), 99-101.

Un peu de ménage... ethnique

Dans les années 1970, entraînés par la vague d'affirmation culturelle et politique des autochtones en Amérique, les Esquimaux se regroupèrent afin de prendre en main leur propre avenir et d'agir collectivement auprès des États qui effectuaient de plus en plus de mises en valeur dans leurs territoires ancestraux, souvent sans même les consulter. Ce mouvement se concrétisa par l'avènement de plusieurs associations politiques, notamment l'Inuit Tapirisat of Canada, fondée en 1971 par les Esquimaux du Canada, et l'Inuit Circumpolar Conference, fondée en 1977 par l'ensemble des Esquimaux du cercle arctique. Dans les noms anglais de ces associations, le choix du terme Inuit n'était pas gratuit puisqu'il marquait la volonté des Esquimaux d'affirmer leur identité propre en remplaçant le nom qu'on leur avait donné jusque-là, celui de Esquimaux, par un de ceux qu'ils se donnent eux-mêmes, celui de Inuit ¹.



LE MONDE ÉTONNANT DE LA TERRE, NATHAN.

D'après certains des spécialistes qui ont endossé ce choix en utilisant eux-mêmes *Inuit* par la suite, ce changement aurait été grandement motivé par le fait que les autochtones concernés considéraient le nom de *Esquimaux* comme méprisant ou offensant. Si tel était le cas, des générations entières auraient insulté pendant plus de 300 ans les membres de cette ethnie disséminée sur de vastes territoires arctiques depuis le Groenland jusqu'à l'est de la Sibérie. Mais l'était-ce vraiment ?

L'origine de *esquimau*

Même s'il apparaît pour la première fois en français dans une œuvre de Champlain publiée en 1632, le mot *esquimau* ne retient l'attention sur le plan étymolo-

gique qu'à partir du XVIII^e siècle. En 1724, le jésuite Joseph-François Lafitau devient le premier auteur à signaler une parenté formelle entre ce mot et un nom tiré d'une langue indienne. Dans un chapitre où il s'intéresse aux mœurs des Esquimaux, il observe que le nom « qu'on leur a donné, paraît formé de celui d'*Eskimantsic*, terme de la langue Abenquoise, qui signifie *ceux qui mangent cru* ; parce que ne vivant que de chasse et de pêche, ils mangent les chairs des animaux et des poissons toutes crues et toutes sanglantes [...] ² ». L'idée alors exprimée n'était qu'une hypothèse, mais elle se trouvait en quelque sorte cautionnée par certaines habitudes alimentaires qu'avaient effectivement les Esquimaux et qui étaient considérées comme barba-

res par les « civilisés ». L'hypothèse se met donc à circuler et elle resurgit 20 ans plus tard sous la plume de l'historien François-Xavier de Charlevoix ³, qui redéfinit le mot par « mangeur de viande crue ». C'est de lui que se réclameront par la suite plusieurs auteurs ⁴ pour affirmer, sans en vérifier les fondements, que le mot vient bel et bien de *Eskimantsic*. Toutefois, à partir de la fin du XIX^e siècle, quelques missionnaires en contact avec certains groupes d'Indiens du Canada élargiront cette hypothèse en proposant de nouveaux rapprochements avec d'autres noms signifiant surtout « mangeur de viande crue », comme c'est le cas pour l'oblat Albert Lacombe œuvrant chez les Cris.

Au début des années 1950, les observateurs sont généralement convaincus que *esquimau* est d'origine indienne⁵, mais ils ne savent toujours pas à quelle langue (abénaquise, crie ou autre) le mot a précisément été emprunté. C'est en tout cas la conclusion à laquelle arrive le linguiste français Émile Benveniste dans un article⁶ consacré à l'examen des problèmes soulevés par l'étymologie de *esquimau*. Il émet alors, pour la première fois, une idée qui prendra une importance considérable par la suite : le mot indien à l'origine de *esquimau* (signifiant « mangeur de viande crue ») reflète « le mépris bien connu des Indiens envers leurs voisins esquimaux⁷ » ! Reste à savoir si le prétendu mépris des Indiens à l'endroit d'autochtones mangeant de la chair crue n'était pas plutôt l'interprétation du linguiste⁸... Quoi qu'il en soit, Jacques Rousseau, premier directeur du Musée de l'Homme à Ottawa, établira quelque temps après que *esquimau* est selon toute vraisemblance d'origine montagnaise⁹, mais il continuera à diffuser la croyance qu'il signifie « mangeur de viande crue » et qu'il constitue un terme de mépris. Son influence auprès des historiens et spécialistes de sa génération sera notable, comme en témoignent par exemple les propos du père Ambroise Lafortune : « On les a appelés pendant des siècles les Esquimaux, ce qui constituait pour eux une véritable injure. [...] Mais ce ne sont pas les Blancs qui ont trouvé ce nom ; ce sont les Montagnais. En langue montagnaise, Esquimau veut dire barbare, littéralement *mangeur de viande crue*, c'est-à-dire quelqu'un d'assez primitif pour ne pas connaître le feu¹⁰ ». Il semble donc que la connotation péjorative associée au mot *esquimau* soit née de cette idée de primitivité que l'on attribue, dans notre culture à tout le moins, aux mangeurs de viande crue. Chose certaine, l'idée s'implantera tellement bien dans les esprits que les Esquimaux eux-mêmes jugeront l'appellation offensante et qu'ils la remplaceront par *Inuit*. L'anthropologue Louis-Jacques Dorais résume bien l'attitude de rejet qui s'est alors imposée dans les années 1970 : « [...] le mot "esquimau" est à bannir de notre vocabulaire. Les Inuit n'aiment pas se faire traiter de "mangeurs de viande crue", pas plus que les Québécois n'aiment à être appelés "Pea soups", "mangeurs de soupe aux pois"¹¹ ».

Une hypothèse... éprouvée

En 1978 et 1980, une revue spécialisée fait paraître deux articles¹² qui ébranlent sérieusement les idées reçues à propos du mot *esquimau*, car on y remet en question la fameuse théorie selon laquelle le mot signifierait « mangeur de viande crue ». La thèse défendue par la principale auteure, l'ethnolinguiste José Mailhot, fait appel à des arguments d'ordre historique et linguistique. D'une part, elle établit que le terme *esquimau* a servi à désigner jusqu'en 1725 différents groupes autochtones fréquentant la Côte-Nord, en l'occurrence les Esquimaux eux-mêmes qui circulaient alors sur la Basse Côte-Nord depuis le détroit de Belle-Isle, mais aussi des Montagnais vivant sur la Moyenne Côte-Nord et des Micmacs. Les premiers avaient peut-être la réputation de manger leur viande crue, mais certes pas les autres. D'autre part, elle démontre d'après des relevés tirés de dictionnaires bilingues, rédigés à partir du XVII^e siècle, que les termes équivalant à *esquimau* et à *manger cru*, utilisés dans les langues indiennes du groupe cri montagnais (desquelles est issu le mot *esquimau*), ne correspondent pas. En contrepartie, elle se livre à sa propre analyse linguistique des mots indiens à l'origine du terme *esquimau* et elle en conclut qu'il doit plutôt signifier « parlant la langue d'une terre étrangère », ce qui expliquerait qu'on ait pu l'appliquer à la fois aux Esquimaux et à des Indiens à date ancienne. Même si elle n'a pas réussi à rallier tous les spécialistes autour de sa propre hypothèse, il n'en demeure pas moins que J. Mailhot a démontré par sa recherche combien il était devenu impossible de prouver scientifiquement, avec la documentation existante, que le mot *esquimau* avait déjà eu le sens de « mangeur de viande crue » et, partant, qu'il constituait un terme de mépris, comme on se plaisait à le répéter depuis les années 1950.

Encore des histoires

Malheureusement, les articles de J. Mailhot sont passés inaperçus auprès des vulgarisateurs, de sorte que ceux-ci ont continué à diffuser les mêmes croyances dénuées de fondement, mais toujours élevées au rang de certitudes, à propos de *esquimau*. C'est du moins ce que l'on constate à la lecture de manuels scolaires de la fin des années 1980 destinés aux élèves du secondaire : « L'ancienne et péjorative appellation "Esquimau" (mangeur de viande crue) vient des explora-

teurs, surpris de voir les Inuit manger le phoque, le caribou ou le saumon sans le passer au micro-ondes ! » (L. Létourneau, *Arts et cultures autochtones*, 1988, p. 8). Et encore : « Tu as déjà utilisé le terme "esquimaux" pour parler de ces habitants du Grand-Nord canadien. Ce terme est malheureusement péjoratif ; il est donné à ce peuple par les Cris et il signifie "mangeur de viande crue". » (L. Bédard et D. Racette, *Canada: mon pays, mon héritage*, 1989, p. 48). Il faut bien reconnaître que l'absence d'un ouvrage de référence offrant une synthèse critique a certainement joué dans le maintien de ces affirmations qui n'ont pourtant jamais été qu'hypothétiques.

Encore aujourd'hui, certains dictionnaires publiés au Québec ne seraient guère plus utiles puisque, plus préoccupés d'orienter l'usage que de le décrire, leurs auteurs affirment sur la base d'on ne sait quoi que le mot *esquimau* appartient à l'histoire ancienne ! Ainsi, on prétend dans *Le petit Breton* (1990) que les autochtones qu'on devrait appeler *Inuit* « étaient anciennement connus sous le nom d'Esquimaux, appellation amérindienne péjorative. » Dans le *Multidictionnaire des difficultés de la langue française* (1992), *esquimau* est défini par « Ancienne appellation des Esquimaux [*sic*] du Canada, des États-Unis, du Groenland et de Russie. » On sent presque l'urgence de faire sortir de l'usage un mot pourtant encore usité dans la langue générale, malgré la concurrence de *inuit* dans la langue officielle ou spécialisée. Pourtant, le rejet de *esquimau* au profit de *inuit* n'a jamais fait l'unanimité, comme le rappellent les propos du missionnaire Guy Mary-Rousselière : « Il nous semble [...] que le terme "esquimau", consacré par un usage séculaire, garde toute sa place à côté de celui d'"inuit" qui ne le recouvre pas entièrement, puisque, à côté des *Inuit*, il existe aussi des Esquimaux qui se désignent eux-mêmes sous le nom de *Yuit*¹³ ». David Morrison, conservateur d'archéologie au Musée canadien des civilisations, confirme dans un ouvrage récent que le mot *esquimau* n'est « pas abandonné, mais il conserve un sens plus large, pour lequel n'existe aucun équivalent autochtone¹⁴ ». Voilà pour l'ancienneté de *esquimau*. Et c'est sans compter que même certains des spécialistes qui ont remplacé *esquimau* par *inuit*, malgré la non-équivalence des termes, recourent encore au mot *esquimau* pour désigner les ancêtres de tous les Esquimaux

actuels ; ils l'appliquent même à l'une des deux langues de la famille linguistique appelée par eux *esquimaualéoute*¹⁵.

Avec le recul, on constate que rien ne justifiait le rejet du mot *esquimau*, victime d'un jugement dépréciatif non fondé dont il fallait peut-être se disculper auprès des autochtones concernés... Il serait pourtant assez logique d'appliquer encore le nom de *Esquimaux* (plutôt que celui de *Inuit*) à l'ensemble des Esquimaux du cercle arctique et de réserver les noms spécifiques *Inuit*, *Yuit*, etc. (signifiant « les hommes ») aux seuls groupes esquimaux qui se désignent ainsi dans leurs langues respectives. Mais pour faire valoir cette idée, il faudra peut-être la voix de quelqu'un d'aussi convaincant que ceux qui ont contribué à faire de *esquimau* un terme de mépris et un terme ancien, quelqu'un capable de vendre un frigidaire à un Esquimau! ■

NOTES

1. Nom que se donnent les Esquimaux du Canada ; ceux du Groenland, du sud de l'Alaska et de la Sibérie s'appellent plutôt *Kalâtdlît*, *Yuit* et *Suit* (d'après L.-). Dorais, dans *Recherches amérindiennes au Québec*, 4/4-5, 1974, p. 78).
2. *Mœurs des Sauvages Américains comparées aux mœurs des premiers temps*, t. 1, 1724, p. 53.
3. *Histoire et description générale de la Nouvelle France*, t. 3, 1744, p. 178.
4. Au XIX^e siècle, même les ethnologues américains A. Gallatin et J.W. Powell répandront cette hypothèse (qui figure encore dans des dictionnaires américains).
5. Certains lui attribueront aussi des origines non indiennes, mais à tort.
6. Dans *International Journal of American Linguistics*, vol. 19, 1953, p. 242-245.
7. Extrait traduit de l'anglais.
8. Un Montagnais de Uashat m'a assuré que le mot *esquimau* n'est pas senti comme méprisant par les gens de sa communauté. À ses yeux, il n'est pas plus dégradant pour les Esquimaux de manger de la viande crue que pour les Japonais de manger du sushi.
9. Ce sont les Basques qui auraient emprunté le nom aux Montagnais et qui l'auraient appris aux Français dès le XVI^e siècle (voir Y. Goddard, dans *Handbook of North American Indians*, t. 5: *Arctic*, 1984, p. 5-7).
10. *Le pays d'où je viens*, 1977, p. 101-102.
11. Dans *Recherches amérindiennes au Québec*, 4/4-5, 1974, p. 78.
12. J. Mailhot, dans *Études Inuit*, 2/2, 1978, p. 59-69 et J. Mailhot, J.-P. Simard et S. Vincent, *id.*, 4/1-2, 1980, p. 59-76.
13. *Qitdlarssuaq, l'histoire d'une migration polaire*, 1980, p. 12. Relire la note 1.
14. *Chasseurs de l'Arctique : les Inuit et Diamond Jenness*, 1992, p. 7.
15. Lire par exemple L.-J. Dorais (dans *Les langues autochtones du Québec*, 1992, p. 68-69) et L. Drapeau (*id.*, p. 185).

LITTÉRATURE JEUNESSE

Jean FRENETTE

CRITIQUES D'OUVRAGES DESTINÉS AUX ADOLESCENTS

Familles disloquées

Rassurez-vous, je ne vous parlerai pas des déboires des familles défaites et reconstituées. Évidemment, ce thème revient (trop ?) souvent avec cette mode de la « politically correctness ». Nous verrons plutôt des romans réalistes qui mettent en scène des personnages qui vivent des situations familiales hors de l'ordinaire. Il y est question de sectes, de meurtres, de folie. Chacun des livres que j'ai choisis traite d'au moins un de ces sujets.

Avec les événements de l'Ordre du Temple Solaire (non-élucidés au moment d'écrire ces lignes), j'ai l'impression que Denis Côté possède une boule de cristal : son dernier ouvrage, *Descente aux enfers*, traite des sectes. Je me suis dit qu'il l'avait peut-être écrit à la suite de l'affaire des Davidiens de Waco, mais non... Sa première version de ce roman a été publiée en 1984, *L'Invisible Puissance*. Remarquez que dans la secte dont nous parle Denis Côté il n'y a pas de suicide collectif ou de règlement de compte interne.

L'Invisible Puissance s'en prend à une catégorie de personnes qu'elle ne tolère pas : elle veut éliminer les androgynes. Nicolas se trouve mêlé à cette secte lorsqu'elle assassine son chanteur préféré, Stark. Il découvrira sur le tard que sa sœur fait partie de cette secte. Peut-il faire quelque chose pour elle ? Comment se fait-il qu'il n'ait rien vu auparavant ? Une autre famille disloquée... Mais le bouquin de Denis Côté, c'est plus que cela. Humaniste, Côté y va d'un plaidoyer contre l'intolérance. Un sujet dont on ne parlera jamais assez, surtout lorsqu'il est aussi bien traité. Comme d'habitude, Denis Côté nous tient en haleine.

Ayant également un meurtre dans le décor, le livre de Susanne Julien est cependant bien différent, pas de secte, pas vraiment d'action. *C'est permis de rêver* est l'histoire d'une famille vraiment détruite : une mère décédée, un père mort des suites d'un accident d'auto parce qu'il fuyait le lieu de son crime... et deux enfants qui se retrouvent seuls. Vous les connaissez, ces enfants puisqu'il s'agit de la suite d'un roman de la même auteure, *La vie au Max* ; ils ont l'habitude de se débrouiller. Le hic pour Max c'est qu'il ne restera pas seul bien longtemps avec sa petite sœur. Une famille d'accueil les attend, et encore plus étrange pour Max, cette famille les accueille vraiment. Décourez ! On se dit que c'est tant mieux pour tout le monde, mais ce n'est pas évident d'être bien et d'y croire. Pourquoi la vie serait-elle belle tout à coup ? Souvent, dans ce genre de roman, les auteurs font intervenir une espèce de pensée magique qui arrange le tout, ce n'est pas le cas ici. J'ai cru à ce roman parce que la psychologie des personnages est bien développée. On comprend leur réaction, ce qui est tout à l'honneur de Susanne Julien. Cette femme a sûrement des adolescents, à moins qu'elle ne le soit restée elle-même.